

## Grandeur et décadence d'un petit commerce de cinéma

Marie-Claude Loiselle and Claude Racine

---

David Cronenberg  
Number 59, Winter 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23339ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

24/30 I/S

### ISSN

0707-9389 (print)  
1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this document

Loiselle, M.-C. & Racine, C. (1992). Grandeur et décadence d'un petit commerce de cinéma. *24 images*, (59), 3–3.

## La production au Québec

### *Grandeur et décadence d'un petit commerce de cinéma*

**D'**où vient que les films québécois, que l'on dit pourtant mieux faits qu'auparavant – entendre par là techniquement impeccables – affichent de façon endémique un contenu trop souvent insipide? Devons-nous en venir à l'évidence que notre cinéma est malade? Tout porte à croire qu'il le serait même de plus en plus, du moins si l'on se fie à la production de cette dernière année. Bien qu'il ait su, au fil des ans, conquérir son public, il ne faudrait pas pour autant prendre des vessies pour des lanternes; ceux qui retirent les véritables bénéfices de cette expansion commerciale, ce ne sont pas (ou rarement) les cinéastes qui, eux, se retrouvent victimes de structures de plus en plus lourdes et contraignantes.

Mais qui profite de cet essor de notre cinéma? Et comment expliquer que les réalisateurs semblent peu à peu perdre le contrôle d'un immense engrenage dont ils ne sont plus qu'un des maillons qui le font fonctionner? Certainement en grande partie par le fait que les organismes qui financent notre cinéma, en faisant du producteur leur seul interlocuteur valable, ont ni plus ni moins confiné le réalisateur à la cale de son propre navire. En continuité de cette logique hiérarchique – qui dissimule mal un besoin quasi schizophrénique de contrôle et d'encadrement de la création – nous avons vu se multiplier les étapes de développement des projets, de comités de lectures et d'intervenants de tous genres (télés, distributeurs, etc.). Or, comment se surprendre, devant cette lourdeur sclérosante, qu'il soit si difficile de faire des films où perce encore une pointe d'âme, de vie et d'inspiration, et que le coût des films ne cesse d'enfler démesurément?

Certes, la professionnalisation des métiers du cinéma dont la conséquence ultime aura été la hausse des salaires des techniciens, n'est certainement pas étrangère – tout le monde le sait – à l'inflation des devis de production. Il ne faudrait toutefois pas se servir de cet argument, comme plusieurs intervenants du milieu semblent être

habiles à le faire, pour dissimuler une autre réalité. Ainsi, n'est-il pas légitime de supposer que si les politiques des institutions gouvernementales obligent les réalisateurs à être représentés par un producteur reconnu, c'est que cela permet de faire vivre une industrie en expansion? (à ne pas confondre, rappelons-le, avec un cinéma en bonne santé); ce qui par ailleurs a favorisé l'éclosion d'un grand nombre de compagnies de production dont l'État, en retour, se voit le devoir d'assurer la subsistance. Nous savons tous que ce ne sont pas les crédits d'impôt accordés par le gouvernement à ceux qui investissent dans le cinéma qui suffisent à assurer un fonds de roulement aux maisons de productions. Or, étant donné que les budgets des divers organismes, tels Téléfilm ou la SOGIC, ne suivent pas l'augmentation constante et rapide des coûts de production des films, un pourcentage de plus en plus important de ces budgets doit donc servir à soutenir ces entreprises, réduisant chaque année davantage la part allant véritablement à la création.

Si les producteurs n'ont évidemment pas le dernier mot dans les décisions concernant le financement des films, il ne faut toutefois pas se cacher que les vices du système actuel permettent également à certaines maisons de production de tirer une partie de leur fonds de roulement de projets en développement, qui jamais n'accoucheront d'un film. En fait, serait-il possible que les réalisateurs soient devenus, au fil des ans, un prétexte permettant de faire fonctionner une industrie? Afin de faire le tour de ces questions, nous avons rencontré cinq de nos cinéastes qui, chaque jour, ont à naviguer au milieu de cette mer peu clémente. Vous trouverez leurs propos dans les pages qui suivent. ■

**Marie-Claude Loiselle et Claude Racine**